

Port-Arthur et le renouveau des études japonaises en Russie

LORRAINE DE MEAUX

Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, la Russie entretenait avec l'Asie des relations paradoxales : alors même que cette dernière pesait de plus en plus lourd dans l'équilibre impérial, les élites politiques connaissaient mal l'Extrême-Orient. Dans ses *Mémoires*, le comte Witte, ministre des Finances de 1892 à 1903, n'hésitait pas à se présenter comme « le seul homme d'État russe familier avec la situation politique et économique de cette région¹ ». Les liens avec le Japon étaient révélateurs de ce paradoxe. La compétition territoriale entre les deux pays conduisit à un prévisible conflit... Or la Guerre de 1904-1905 plongea les forces russes dans l'embarras. Outre la supériorité militaire du Japon, elle mit en lumière l'incapacité des membres du gouvernement et de l'état-major à comprendre leur adversaire ainsi que le manque crucial d'interprètes. La Russie ne comptait pas assez de spécialistes du Japon, alors même que l'école orientaliste s'était considérablement développée dans la seconde moitié du XIX^e siècle². Pour les savants

1. Comte Witte, *Mémoires*, trad. de François Rousseau, Paris, Plon, 1921, p. 70.

2. Voir « Les paradoxes du discours orientaliste (1855-1917) » (chapitre VII) dans Lorraine de Meaux, *L'Orient russe. Présentations de l'Orient et identité russe du début du XIX^e siècle à 1917*, thèse de doctorat d'histoire, sous la direction de Marie-Pierre Rey, Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, automne

orientalistes, qui aimaient à se définir comme des « médiateurs », la défaite de 1905 prit l'aspect d'un triple échec : échec de la formation linguistique, échec de la transmission du savoir hors du milieu universitaire et échec de la vocation humaniste. Dans l'espoir d'éviter une nouvelle guerre mais aussi pour soutenir les intérêts russes dans la région, des chercheurs s'engagèrent dans les études japonaises avec ferveur, talent et pragmatisme.

Avant 1905 : une discipline marginale

La capitale des tsars était devenue un centre important de l'orientalisme mondial. Dotée d'une faculté d'orientalisme depuis 1854, la Palmyre du Nord avait accueilli en 1876 le III^e Congrès international d'orientalisme. Or parmi les nombreux travaux publiés pour l'événement, aucun ne portait sur le Japon. Depuis la fondation des écoles de japonais à l'époque de Catherine II, les études de japonais n'avaient cessé de décliner, à l'inverse des études caucasiennes, centre-asiatiques et mongoles, de l'arabologie, de l'osmanistique et de la sinologie. Entrée officiellement au programme des études de la faculté d'orientalisme en 1870, la langue japonaise restait un enseignement facultatif dispensé dans le centre d'études chinoises, mandchoues et mongoles. Quinze ans après la signature d'un accord commercial russo-japonais³ et deux ans après la révolution Meiji⁴, cette discipline ne s'était pas développée outre mesure. En 1883, la bibliothèque universitaire s'enrichit cependant des 3 500 volumes japonais offerts par le prince Arisugawa-nomiya Taruhito, venu l'année précédente à Saint-Petersbourg pour le couronnement d'Alexandre III. La chaire de japonais ne fonctionna pas de façon régulière : après des années d'interruption, elle fut rouverte en 1888, en 1898, puis en 1903. En outre les étudiants

2007 et « L'invention d'une science orientaliste à l'usage de la Russie » dans Lorraine de Meaux, *La Russie et la Tentation de l'Orient*, Paris, Fayard, 2010.

3. E. V. Poutiatine avait conclu une négociation avec les Japonais en 1855, suivie d'accords commerciaux en 1857 et 1858. À l'ouverture d'un consulat russe à Hakodate, I. A. Gochkevitch (1814-1875), sinologue, fut le premier à assumer les fonctions de consul.

4. Vladislav N. Goreglyad, « Russian-Japanese Relations: Some Reflections on Political and Cultural Tendencies », in Thomas J. Rimer (éd.), *A Hidden Fire... Russian and Japanese Cultural Encounters, 1868-1926*, Stanford, Stanford University Press, 1995, p. 193.

n'avaient pas de manuels et l'université ne possédait pas les caractères d'imprimerie japonais⁵.

En 1899, la fondation d'un Institut oriental à Vladivostok aurait dû renverser la tendance. Initié par le comte Witte, l'Institut était certes une création tardive au regard de la chronologie des relations de la Russie avec les pays d'Extrême-Orient. Fleuron scientifique de la province du Littoral, il devait faciliter le développement des activités russes en Extrême-Orient. Il poursuivait donc des buts pratiques et scientifiques : préparer des cadres pour les affaires diplomatiques, mais aussi des commerçants, des religieux et des interprètes utiles en temps de guerre. Mais même dans cet établissement hautement spécialisé, les études japonaises furent délaissées : aux yeux du premier directeur de l'Institut, Alekseï Pozdnieïev (1851-1921), mongolisant patenté, le Japon n'était guère prioritaire : « Pour que notre action en Extrême-Orient puisse se faire selon un bon équilibre, nous devons avoir neuf fois plus de sinologues que de japonisants et trente fois plus de spécialistes du coréen⁶ ». Quatre ans avant l'ouverture des hostilités avec le Japon, cette opinion à l'apparente rationalité démontrait une certaine négligence.

L'Institut oriental comptait donc quatre départements : obligatoire dans les quatre, l'étude du chinois-mandarin s'accompagnait d'une spécialisation optionnelle en japonais, en coréen, en mongol ou en mandchou. Les trois-quarts de l'emploi du temps étaient consacrés à l'étude des langues, auxquelles s'ajoutaient des matières spécialisées : commerce et politique au Japon, industrie et commerce en Corée et en Mandchourie ou politique et économie de la Mongolie contemporaine. Les événements de 1898-1901 en Chine et l'entrée de régiments russes sur le territoire mandchou bouleversèrent le fonctionnement de l'Institut : professeurs et élèves furent requis sur le terrain. Jusqu'en 1904, les études chinoises mobilisèrent ainsi l'essentiel de l'attention des chercheurs de Vladivostok.

L'indigence des études japonaises universitaires était à peine corrigée par l'orientalisme militaire. En 1869, l'officier Véniooukov

5. Ainsi, en 1890, la première grammaire de japonais en russe fut publiée par D. D. Smirnov, un missionnaire orthodoxe, soit un chercheur indépendant sans lien avec l'université.

6. Cité par A. A. Vigasin, A. N. Xoxlov & P. M. Šastitko, *Istorija otečestvennogo vostokovedenija s serediny XIX veka do 1917 goda* [Histoire de l'orientalisme national du milieu du XIX^e siècle à 1917], M., Vostočnaja literatura RAN, 1997, p. 51.

avait publié un essai intitulé *Caractéristiques du Japon*⁷. Ministre de la Guerre et géographe de talent, Milioutine lui confia une mission de deux ans en Chine et au Japon. Dans *Vue générale sur l'archipel japonais à l'époque contemporaine*⁸, il rendit compte des bouleversements issus de la révolution Meiji en 1867-1868. Il fut donc le premier, en Russie, à montrer l'évolution d'un Japon féodal vers un Japon industrialisé. Dans les années 1870 et 1880, le ministère de la Guerre continua à s'intéresser aux forces militaires et à la politique étrangère du Japon. La Guerre sino-japonaise de 1894-1895 révéla que ce dernier était désormais un adversaire de taille pour la Russie : dans *Essai sur la question d'un heurt à venir entre la Russie et le Japon*⁹, le colonel V. Alftan affirmait l'inéluctabilité d'une guerre russo-japonaise. En 1896-1897, des officiers orientalistes¹⁰ préparèrent des études sur les forces militaires, marines et terrestres du Japon : s'ils avaient le mérite d'exister, ces travaux ne trouvèrent pas de lecteurs attentifs parmi les personnages hauts placés.

La première guerre sino-japonaise de 1894-1895 suscita l'inquiétude des orientalistes face au manque d'intérêt de leurs contemporains pour le Japon. Frère cadet d'Alekseï, Dmitri Pozdneïev publia en 1896 un article sur « Le Présent et l'avenir du Japon à travers le regard de la littérature européenne ». Il mettait en garde la société russe contre « son ignorance sans fondement, narquoise et sceptique du dessein de ce pays¹¹ ». Convaincu de la nécessité du développement des relations commerciales russo-japonaises, il rédigea un rapport sur ce thème où il affirmait la nécessité pour les Russes de mieux connaître « [leur] voisin oriental » : « Pour comprendre clairement le sens des actions ou la pensée de l'interlocuteur ou de l'ennemi, il faut toujours savoir se mettre à sa place et évaluer comment l'on aurait agi dans une situation semblable ». Diplômé de la faculté orientale de Saint-Pétersbourg,

7. M. I. Venjukov, *Očerki Japonii* [Essai sur le Japon], SPb., 1869.

8. M. I. Venjukov, *Obozrenie Japonskogo arxipelaga v sovremenom sostojanii* [Panorama de l'archipel japonais aujourd'hui], SPb., 1871.

9. V. Alftan, *Opyt razrabotki voprosa o stolknovenij v buduščem meždū Rossij i Japonej* [Essai de réflexion sur la question de la confrontation future entre la Russie et le Japon], SPb., 1897 [note non publiée, Archives centrales d'État de l'histoire militaire (actuel RGVA), Moscou].

10. A. M. Volkonski, N. M. Tchitchagov, V. K. Samoilov et M. A. Sokovnik.

11. N. F. Leščenko, « Opal'nyj professor (D. M. Pozdneev). 1865 – 1937 » [D. M. Pozdneïev, le professeur disgracié 1865-1937] in *Id., Rossijskie Vostokovedy*, M., Izdatel'skij Dom « Muravej », 1998, p. 17.

Dmitri Pozdneïev ne connaissait alors que quelques rudiments de japonais. *A posteriori*, il affirma sa conviction que la méconnaissance de la langue et des mœurs japonaises avait entraîné une interprétation erronée du comportement des Japonais au moment de la préparation du conflit.

Cette ignorance était particulièrement flagrante au sommet de l'État. Ministre des Affaires étrangères, le comte Mouraviev était loin d'envisager les conséquences de l'occupation militaire de Port-Arthur en décembre 1897, alors que la Russie venait de contraindre le Japon à se retirer de la péninsule du Liaodong. C'était méconnaître à la fois la fierté nationale japonaise et sa capacité de riposte militaire. Pourtant, le prince Oukhtomski, qui avait accompagné le futur tsar Nicolas II dans son périple asiatique en 1890-1891, avait consacré des pages très explicites sur l'effort militaire et l'agressivité des Japonais : « Des milliers d'hommes se préparent à entrer en lutte avec l'Europe prenant pour base la Corée, la Mandchourie et la Chine¹² ». Oukhtomski décrivait les progrès économiques, commerciaux et industriels du Japon et rappelait que les Japonais, « nés guerriers », avaient « l'esprit d'aventure et la passion des expéditions maritimes ». Rédacteur en chef des *Nouvelles de Saint-Petersbourg*, il alimentait chaque numéro en articles consacrés aux régions asiatiques et remarquait ainsi en 1896, que parmi les peuples asiatiques « seuls les Japonais ne sentaient pas d'instinct un penchant inconscient pour le bon et le puissant Tsar blanc¹³ ». Mais la conscience de l'hostilité des Japonais était tempérée par les représentations dépréciatives véhiculées à leur égard. Witte rapporte que le tsar lui même aurait eu l'habitude de les appeler les « macacoe », y compris dans les réunions officielles¹⁴ ; pour l'historienne

12. Prince E. E. Oukhtomsky, *Voyage en Orient de son Altesse impériale le Césarévitch 1890-1891*, trad. de Louis Léger, Paris, Librairie Charles Delagrave, 1898, vol. II, p. 268-269.

13. *Sankt-Peterburgskie Vedomosti*, 18 février 1896. Cité par L. V. Žukova, « Vosprijatie Japonii v Rossii nakanune russko-japonskoj vojny » [La Représentations du Japon en Russie à la veille de la guerre russo-japonaise] in A. V. Golubev (éd.), *Rossija i mir glazami drug druga : iz istorii vzaimovosprijatija*, M., Institut rossijskij istorii RAN, 2002, p. 348. Voir aussi aussi V. E. Molodjakov, « Japonija v Russkom soznanii i russkoj kul'ture konca XIX-načala XIX veka » [Le Japon dans la conscience et la culture russes à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e], in A. V. Golubev (éd.), *Ibid.*, p. 325-356.

14. Cité par S. Witte, *La Guerre avec le Japon, Déclarations nécessaires, réponse à l'ouvrage du général Kouropatkine*, trad. de E. Duchesne, spécialement autorisée par l'auteur, Paris, Nancy, Berger-Levrault, 1911, p. 55.

L. V. Joukova, ce mépris des Russes à l'égard des Japonais trouvait sa source dans les stéréotypes lentement forgés au cours des siècles¹⁵ : comparés aux Tatars au XVIII^e siècle, ils furent ensuite toujours perçus de façon condescendante. Au XIX^e siècle, les jugements émis par le célèbre écrivain Ivan Gontcharov eurent un réel impact : dans *La Frégate Pallas*¹⁶, il décrivait ce peuple comme « fin et développé » mais aussi poltron et dénué d'expérience militaire. Aussi, malgré la multiplication des témoignages sur l'effort de modernisation militaire du Japon, le *gouvernement* russe ne croyait pas à la réalité du danger : ministre de la Guerre à partir de 1898, le général Alekseï Kouropatkine encouragea, en plus de Port-Arthur, l'occupation de la province du Guandong (Kwantung), partie de la péninsule du Liaodong. En 1900, il affichait une imperturbable confiance : en cas de débarquement de la flotte japonaise la Russie serait « en état de repousser tranquillement une telle attaque¹⁷ ». En 1903, il persistait :

la défense des régions frontières de la Russie en Extrême-Orient est encore mieux assurée. Nous pouvons être pleinement rassurés sur le sort de la région de l'Amour, sur la destinée de Port-Arthur et nous espérons avec une pleine confiance défendre la Mandchourie du Nord¹⁸.

Toute la préparation de la guerre fut influencée par ce mépris pour les forces japonaises et dès le début du conflit, l'incompétence des chefs militaires entraîna la Russie vers une cuisante défaite¹⁹. Le manque d'interprètes se fit notamment ressentir

15. L. V. Žukova, art. cit., p. 341-355.

16. Publié en 1858 et réédité en 1862, 1879, 1884 et 1886.

17. *Ibid.*

18. Kouropatkine, Rapport à l'Empereur (24 juillet 1903), cité par Sergueï Witte, *La Guerre avec le Japon, Déclarations nécessaires, réponse à l'ouvrage du général Kouropatkine*, trad. de E. Duchesne, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1911, p. 32.

19. Le 8 février 1904, bien qu'averti de la mobilisation japonaise, le commandant de la flotte russe donnait un bal au moment même où les navires du vice-amiral Tōgō attaquaient les bateaux ancrés dans la rade. Le *Variag* et le *Koreets* avaient déjà fait l'objet d'attaques dans le port coréen de Chemulpo. La détermination japonaise était à ce point sous-estimée que plusieurs jours furent nécessaires à la presse russe pour annoncer l'entrée en guerre du Japon contre la Russie. Après un an de défaites russes sur terre et sur mer, les Japonais s'emparèrent de Port-Arthur le 2 janvier 1905 et de Moukden, l'ancienne capitale mandchoue, entre le 19 février et le 10 mars

de façon cruelle. Sans être l'unique, ni la plus importante, la méconnaissance du Japon apparut ainsi comme l'une des causes de la défaite russe.

Après 1905 : nouveaux enjeux des études japonaises en Russie

La focalisation forcée de la société russe sur son belliqueux voisin ne pouvait que bénéficier aux études japonaises : un triple enjeu naquit de ce renouveau. D'une part, les études japonaises devaient aider à surmonter la haine et le ressentiment, d'autre part elles favorisèrent l'énonciation d'une communauté d'intérêts entre les deux puissances et enfin, dans le contexte de remise en cause de l'autocratie, elles proposaient un nouveau modèle de développement applicable à la Russie.

La Guerre russo-japonaise fut donc pour l'Institut de Vladivostok l'occasion d'une brutale remise en cause. Dès avant le conflit, certains – à l'instar de V. V. Barthold, figure centrale de l'orientalisme russe – lui avaient reproché son orientation trop pratique. Mais même dans cette orientation pratique, l'Institut n'avait pas été à la hauteur. Ayant remplacé son frère à la tête de l'Institut le 5 juin 1904²⁰, Dmitri Pozdneïev vécut la guerre comme une douloureuse prise de conscience. À peine le conflit achevé, il se rendit au Japon pour quelques semaines de congé en 1905. La fatigue et la maladie l'empêchèrent de reprendre son service à Vladivostok. Séjournant quatre ans dans l'archipel, il étudia à la Japanese Language School for Foreigners auprès du professeur Matsuda Hisao et s'imposa dès lors comme un des meilleurs connaisseurs du Japon. Il regrettait vivement de ne pas avoir eu cette démarche avant la guerre et concevait son activité comme une véritable mission : « Ayant quitté l'Institut oriental, je vis désormais à Tokyo pour accomplir mes travaux prévus sur l'étude de la langue et de l'histoire du Japon²¹ ». S'intéressant à la fois au passé et au présent de la civilisation japonaise, il peut être considéré comme le fondateur des études japonaises russes, au service de laquelle il engagea toute son énergie : refusés par Saint-Pétersbourg, faute de caractères d'imprimerie adéquats, les trois ouvrages qu'il rédigea au Ja-

1905. Après la bataille de Tsushima les 27 et 28 mai 1905, les Japonais débarquèrent à Sakhaline le 20 juin.

20. Nommé membre du Conseil du ministère de l'Instruction nationale, Alekseï Pozdneïev était rentré à Saint-Pétersbourg en 1903.

21. Dmitri Pozdneïev, Lettre du 12-24 nov. 1906 à N. M. Tchitchagov, citée par A. A. Kožuxovskaja (éd.), *op. cit.*, p. 343.

pon furent publiés sur place. Pozdneïev n'hésita pas à former un ouvrier typographe japonais au cyrillique. En 1908, son œuvre majeure, un *Dictionnaire russo-japonais*²², vit donc le jour à Tokyo. Dans sa préface, Pozdneïev exprimait sa satisfaction d'avoir façonné un outil déterminant pour la future génération de japonisants :

L'essence de l'étude de la littérature japonaise consiste en la connaissance des idéogrammes, et c'est seulement après les avoir assimilés que l'on peut se dire japoniste. Faciliter le chemin épineux des étudiants [...] fut le désir sincère de l'auteur de ce travail²³.

Pozdneïev conçut également des manuels de linguistique, des ouvrages de géographie, d'histoire et d'économie : il voulait ainsi contribuer à la formation de spécialistes du Japon polyvalents²⁴. S'il appelait de ses vœux un rapprochement culturel russo-japonais, il déplorait toujours en 1908 le caractère confidentiel des études japonaises :

Tout mon sang bout à la pensée de la situation dans laquelle se trouvent chez nous les études japonaises. Ma tête ploie sous la conscience du danger vers lequel nous allons, en poursuivant notre inactivité ancienne dans la préparation de la jeune génération²⁵.

Outre la formation de spécialistes, il avait à cœur de contribuer à changer le regard russe sur le Japon. Pour combattre les idées reçues, il traduisit et analysa des matériaux historiques essentiels à la compréhension des relations russo-japonaises : en 1909, il publia ainsi ses *Matériaux pour l'histoire du Japon du Nord et ses relations au continent asiatique et à la Russie*²⁶ directement utiles à l'analyse des querelles territoriales entre les deux puissances. Pozdneïev considérait comme « indispensable, absolument nécessaire, pour la Russie et les Russes de connaître [leur] récent triomphateur et désormais [leur] énigmatique voisin ». Il ne fut pas le seul à opposer à la violence de la guerre un engagement intellectuel complet en faveur de relations culturelles. Titulaire de la chaire de japonais à l'Institut oriental depuis 1900, son collègue E. G. Spalvine (1872-1933) forma la nouvelle génération de japonisants russes, parmi lesquels Sergueï Elisseïev (1889-1975). Ce jeune homme enthousiaste fut,

22. *Japono-russkij ieroglifičeskij slovar'*.

23. N. F. Leščenko, art. cit., p. 15.

24. *Ibid.*, p. 13.

25. Dmitri Pozdneïev, cité par A. A. Kožuxovskaja (éd.), *op. cit.*, p. 344.

26. *Materialy po istorii severnoj japonii i ego otnošenija k materiku Azii i Rossii*. (t. 1-2 Yokohama)

en 1912, le premier étranger à obtenir un diplôme supérieur de l'Université de Tokyo. Au lendemain de la guerre, le centre d'études sino-japonaises de la faculté orientale de Saint-Petersbourg gagna aussi de nouveaux étudiants parmi lesquels il convient notamment de citer Nikolaï Konrad (1891-1970). Ils témoignèrent *a posteriori* de l'effet déclencheur de la défaite russe pour leur intérêt à l'égard du Japon²⁷.

Les études japonaises se distinguèrent rapidement au sein du cursus orientaliste : tournés à la fois vers la langue et la culture, les questions historiques et contemporaines, les étudiants et futurs spécialistes voulaient faire œuvre d'utilité. La nouvelle « japonologie » s'avéra ainsi plus pragmatique qu'humaniste. En complément de leur formation universitaire, les étudiants suivaient les cours de l'Académie pratique orientale de Saint-Petersbourg. Cette dernière était une émanation de la Société d'orientalisme, créée en 1900 afin de favoriser l'essor du commerce russe en Extrême-Orient²⁸. Soutenue par Witte, dirigée par la turcologue Olga Lebedeva (1854- ap. 1909), elle voulait initier en Russie un orientalisme pratique au service des intérêts politiques et économiques. Ambitieux, le projet initial de la Société s'attachait à l'étude de la conjoncture économique de la Chine aux Balkans dans le but d'y renforcer la position russe. Après 1905, un constat s'imposa : la Guerre russo-japonaise jointe à l'inefficacité de l'administration russe avait entravé le développement des échanges et des investissements russes, au détriment de ses concurrents occidentaux²⁹. Ce dont la communauté scientifique manquait, c'étaient essentiellement des économistes. Par son Académie pratique orientale, créée en 1908, elle voulait former des « Orientistes » (*Vostočniki*), « des individus qui ont non seulement la pratique d'une ou plusieurs langues orientales, mais aussi qui ont suivi des cours spéciaux de connaissances indispensables à la satisfaction des besoins professionnels des secteurs

27. Voir l'article de V. M. Alpatov dans ce recueil, p. 55.

28. *Ustav' obščestva vostočovedenja* [Statut de la Société d'orientalisme], SPb., 1900, p. 4.

29. Après 1905, la Société réaffirma la nécessité « pressante d'une connaissance régulière de l'Orient [...] révélée de façon évidente au moment de la guerre avec le Japon. » *Obzor' dejatel'nost' sostojaščago pod' Avgust'ijšim pokrovitel'stvom ego imperatorskago vysočestva Velikago Knjazja Mixaila Nikolaeviča Obščestva Vostočovedenja, za 1907-1908 akademičeskij god* [Aperçu de l'activité de la Société d'orientalisme placé sous l'auguste protection de son altesse impériale le grand-duc Mikhaïl Nikolaïevitch pour 1907-1908], SPb., 1908, p. 24.

d'État ou privés³⁰». Rédigé par le ministre du Commerce et de l'Industrie V. I. Timiriazev, le règlement affichait clairement le caractère utilitariste de cette formation en trois ans. Afin de doter les étudiants des matériaux nécessaires, la Société encouragea la publication de manuels : en 1908, elle édita deux ouvrages de Dmitri Pozdneïev : *Chrestomathie historique japonaise* et *Programme d'étude de la langue japonaise*³¹. Formés au double usage écrit et oral de la langue, les étudiants étaient également familiarisés avec les documents officiels essentiels à la compréhension des relations russo-japonaises (traités, conflits, accords) et de l'organisation politique et administrative du pays.

Les efforts réalisés ne portèrent pas vraiment les fruits escomptés : en 1908, sur un total de 21 étudiants, trois seulement suivaient les cours de japonais dispensés par Shimada Moto³². Pour la même année, le rapport d'activité de la Société stigmatisait le manque de moyen laissé à la pratique dans le domaine japonais³³. Mais à défaut d'un développement quantitatif, la Société contribua au renouveau qualitatif des études japonaises : ayant bénéficié de cette formation polyvalente, le futur professeur et académicien N. I. Konrad forma à son tour la plupart des spécialistes russes du Japon de la génération suivante.

Outre une formation linguistique, la Société encourageait la recherche en étroite relation avec la politique gouvernementale. En 1907, dans le contexte de préparation d'un Traité de commerce et de navigation russo-japonais, une commission dite « d'Extrême-Orient » était spécifiquement chargée de faire le point sur la situation régionale après la guerre et de définir l'état des relations de la Russie avec la Chine d'une part et le Japon d'autre part.³⁴ L. M. Nolkhovitinov travailla sur « L'activité des Japonais en Corée et en Mandchourie » et M. P. Fedorov sur « Le commerce extérieur et l'industrie de la Chine, de la Corée et du Japon pour l'année 1906 ». Dans le cadre des travaux de la Commission des frontières nord-est de la Russie, G. V. Tarnovski revint sur « Les causes de la crois-

30. *O preobrazovanii «Kursov Vostokovedenja» v «Praktičeskuju Vostočnuju Akademiju»* [De la transformation des « Cours d'orientalisme » en Académie pratique orientale], Gospodinu Ministru Torgovli i Promyšlennosti. 22-20 Sentjabrja 1909 goda, n° 226, SPb., p. 2.

31. *Obzor' dejatel'nosti...*, *op. cit.*, p. 13.

32. Onze suivaient les cours de chinois, trois de mongol et quatre de persan.

33. *Obzor' dejatel'nosti...*, *op. cit.*, p. 24.

34. *Ibid.*, p. 8.

sance et de la force du Japon ». Ancien combattant de la guerre du Japon, bon connaisseur de ce pays, son travail était d'un intérêt « exceptionnel³⁵ ».

Le développement des études japonaises encouragea la normalisation des relations entre les deux États : en même temps qu'elle reconnaissait le statut de puissance régionale du Japon, la signature, le 28 juillet 1907, d'un Traité commercial russo-japonais s'inscrivait dans cette logique de normalisation³⁶. Autre lobby orientaliste, la Société des orientalistes rassemblait les chercheurs dans un cercle fraternel dans le but « de faire connaître à la société russe les pays et les peuples de tout l'Orient et d'étendre parmi ces derniers des visions exactes et vraies de la Russie³⁷ ». Dans les années 1910, elle témoignait d'une véritable focalisation sur le Japon née de la conviction que la coopération russo-japonaise était nécessaire : plus qu'un ennemi, le Japon devait être un partenaire moderne et dynamique dans une Asie stagnante. Dans une conférence publiée par la Société des orientalistes, I. Dobrolovski démontrait la nécessité de cette coopération à propos de la « Proposition du secrétaire d'État américain Nox sur la neutralisation de la Mandchourie et la contre-proposition russe³⁸ ». Il opposait le sentiment anti-russe des Chinois à l'attitude « correcte » du Japon. La proposition de Nox sur la neutralisation commerciale de la Mandchourie avait été catégoriquement et conjointement refusée par la Russie et par le Japon. Le Japon était présenté comme un partenaire naturel de la Russie « prêt à témoigner son soutien à ceux des intérêts russes qui ne font qu'un avec les siens en Mandchourie du Sud. L'unité de la situation juridique et de l'activité économique des Russes et des Japonais dans ces parties de la Mandchourie a conduit à une relation étroite des représentants des deux nations qui vivent là ». Le 11 avril 1910, à Kharbine, fut ainsi fondée une société russo-japonaise destinée au « rapprochement culturel des peuples russes et japonais³⁹ ».

35. *Ibid.*, p. 10.

36. Alliée du Japon, l'Angleterre avait favorisé le règlement du contentieux russo-japonais en Extrême-Orient. L'accord du 30 juillet 1907 partageait entre les deux pays la Mandchourie en sphères d'influence. Il en fut de même pour la Mongolie-Intérieure et la Mongolie-Extérieure soumise l'une à l'influence du Japon et l'autre à celle de la Russie.

37. *Otčet' o dejatel'nosti obščestva russkix orientalistov v S.Peterburge za 1910 god* [Compte rendu d'activité de la société des orientalistes russes à Saint-Petersbourg en 1910], SPb., 1910, p. 3-4.

38. *Ibid.*, p. 66-79.

39. *Ibid.*, p. 78.

Dans ses conclusions sur ce que devait faire la Russie à l'égard de la Mongolie et de la Chine, l'auteur soulignait que « sans chercher les causes qui poussent le Japon à se rapprocher de la Russie, on peut considérer, sans aucun doute, que dans les conditions politiques actuelles, le rapprochement russo-japonais nous est absolument nécessaire⁴⁰ ». Pour Dobrolovski, l'avenir de la Russie dépendait plus de ses relations avec une puissance asiatique comme le Japon que de ses liens avec le monde occidental⁴¹. En novembre 1910, la Société publia la conférence de A. Boloban-Irlevski *Questions économiques d'Extrême-Orient*⁴². Évoquant notamment les tentatives de colonisation japonaise en Manchourie du Sud, en Corée et à Sakhaline, l'auteur démontrait lui aussi la nécessité d'une union russo-japonaise reposant sur une communauté d'intérêt à l'égard de la Chine. L'accord russo-japonais donnait à la Russie la « possibilité d'un travail énergique en Extrême-Orient⁴³ ».

Outre une meilleure connaissance de celui que les orientalistes refusaient de considérer comme un ennemi, l'étude du Japon modernisé favorisa une remise en cause explicite du développement russe. Dans un ouvrage publié en 1907, l'anthropologue, géographe et ethnographe, Dmitri Anoutchine (1843-1923) comparait l'occidentalisation des deux pays :

En cinquante ans le Japon a remporté plus de succès dans cette direction que, par exemple, la Russie en cent cinquante ans... On ne sait pas quel sera le développement ultérieur du Japon, mais il est déjà certain, que ce peuple actif se manifesterait encore aussi bien

40. *Ibid.*, p. 79.

41. Dans *Questions économiques sur l'Extrême-Orient*, Dobrolovski n'hésitait pas à faire croire à ses lecteurs que la vainqueur d'hier craignait toujours les Russes : « Le Japon, avant la guerre, avait peur de la Russie, et, depuis la guerre cette peur s'est accrue. Il a peur de la revanche russe. Une deuxième guerre avec la Russie est inutile et sans but, c'est pourquoi il a choisi un deuxième moyen, soit un accord, qui défendait ses arrières. » « *Èkonomičeskie voprosy Dal'nego Vostoka* » [Questions économiques d'Extrême-Orient], *Otčet' o dejatel'nosti obščestva russkix orientalistov v S.Peterburge za 1910 god.* (fait le 1^{er} déc. 1910), SPb., 1910, p. 80-101.

42. *Ibid.*, p. 80-101.

43. *Ibid.*

dans l'histoire de l'Asie orientale que, peut-être, dans les destins historiques de l'humanité développée en général⁴⁴.

Les jeunes japonisants revenaient de leurs stages de pratique au Japon avec des études volontiers comparatistes. Ainsi, N. I. Konrad s'intéressa à « L'école élémentaire contemporaine au Japon ». Son étude d'un système scolaire créé dans les années 1870 le conduisit à comparer le niveau de développement du Japon avec celui de la Russie : il soulignait qu'en 1910, 98 % de la population adulte japonaise savait lire et écrire et pouvait mettre ses connaissances en pratique⁴⁵. Il remarquait également la capacité du système japonais à se moderniser tout en maintenant au cœur de l'enseignement la fidélité aux valeurs impériales du Japon séculaire – nationalisme, militarisme et culte de l'Empereur. Quoiqu'implicite, la comparaison était limpide : davantage que le monde occidental, le Japon pouvait servir de modèle à la Russie de Nicolas II...

Conclusion : un renouveau limité

Sous l'impulsion d'une poignée d'individus et de quelques institutions, la japonologie russe vit ainsi véritablement le jour aux lendemains de 1905 : Pozdneïev à Petrograd puis à Moscou et Spalvine à Vladivostok poursuivirent leur œuvre de pédagogues. Devenu à son tour professeur, Konrad forma lui aussi des spécialistes du Japon, mais après 1917, sous la chape de plomb soviétique, les contacts avec le Japon furent impossibles. Bien qu'il lui restât encore quarante années à vivre, Konrad effectua son dernier voyage au Japon en 1927. Aussi les spécialistes formés dans les années 1920-1930 furent-ils avant tout des japonisants « littéraires », bien différents en cela de leurs prédécesseurs. Cependant l'honneur était sauf : la Russie comptait désormais suffisamment de linguistes et d'interprètes. Mais l'activité des chercheurs avait-elle pour autant abouti à une plus large diffusion de la connaissance du Japon ? Déjà limité dans le temps, le renouveau des études japonaises eut peu d'effets en dehors du cercle restreint des savants. S. G. Elisseïev regrettait en 1920 le maintien des stéréotypes et déplorait que l'on connaisse toujours aussi mal le Japon⁴⁶.

44. Cité par V. M. Alpatov, voir p. 50 dans le présent recueil. Écrit avant la guerre de 1904-1905, publiée dans des revues au moment de la guerre et après (1904-1906).

45. V. M. Alpatov, voir p. 55-56 du présent recueil.

46. V. M. Alpatov, *ibid.*, p. 59.

Après la révolution, il participa au projet d'éditions de Maxime Gorki « La Littérature mondiale » pour faire connaître au lecteur russe le meilleur de toute la littérature japonaise. Mais l'entreprise paraissait d'autant plus difficile, qu'à en croire son auteur, « les personnes qui étudient sérieusement le japonais se chiffrent à moins d'une dizaine pour la Russie entière⁴⁷ ».

Centre de Recherches sur l'histoire des Slaves,
Université de Paris I – Panthéon-Sorbonne

47. Cité par V. M. Alpatov, *ibid.*, p. 58.